ROSEMONDE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Par M. Emile de Bonnechose

LIEUTENANT AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,

REPRÉSENTÉE,

POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE PREMIER THÉATRE FRANÇAIS,

LE 28 OCTOBRE 1826.

A Paris,

LECAUDEY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR.

1826.

PQ
2198
.B315
R7
1826
SMRS

ROSEMONDE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION,
RUE DES NOYERS, N° 37.

ROSEMONDE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Par M. Emile de Bonnechose

LIEUTENANT AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,

REPRÉSENTÉE,

POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE PREMIER THÉATRE FRANÇAIS,

LE 28 OCTOBRE 1826.

A Paris,

LECAUDEY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR.

1826.

A mon Père.

J'aurais voulu vous dédier un ouvrage moins imparfait; mais j'ai senti le besoin de vous offrir ce premier témoignage public de mon amour et de ma reconnaissance.

Votre Fils respectueux,

Emile de Bonnechose.

*

AVERTISSEMENT.

Plusieurs critiques d'un talent distingué m'ayant reproché d'avoir trop précipité les évènemens dans ma tragédie, j'avouerai que j'ai cru devoir sacrifier le développement des situations à la rapidité de l'action; mais je n'ose me regarder encore, à cet égard, comme justifié par l'accueil favorable que ma pièce a reçu du public. J'ai rétabli dans l'ouvrage imprimé les nombreux passages supprimés à la représentation. J'avais reçu le conseil de retrancher tout ce qui était susceptible de ralentir le mouvement théâtral : le lecteur jugera si j'ai eu raison ou tort de partager cette opinion.

Les caractères italiques indiquent les vers rétablis à l'impression.

Une indisposition de M. David a fait suspendre les représentations de ma tragédie. Cet évènement est d'autant plus fâcheux pour moi, que M. David avait mis plus de zèle dans l'étude difficile du rôle de Henri. Je m'acquitte d'un devoir en lui témoignant toute ma satisfaction, ainsi qu'à M. Desmousseaux, à Mmes Bourgoin, Paradol et Menjaud : tous ont acquis des droits à mes sincères remercîmens, et je me plais à rendre à leur talent la justice qu'il mérite.

PERSONNAGES.

HENRI II, roi d'Angleterre.	MM. DAVID.
CLIFFORD, ancien gouverneur du roi, un des chefs de son armée.	DESMOUSSEAUX.
ARTHUR, jeune page âgé de 16 ans.	Mmes MENJAUD.
ÉLÉONORE DE GUYENNE, femme de Henri II.	PARADOL.
ROSEMONDE, fille de Clifford.	Mlle BOURGOIN.

SUFFOLK, chef des gardes, personnage muet.
Gardes.

L'action au premier acte se passe dans le château de Woodstock, et aux trois suivans dans la tour de Woodstock, dite tour de Rosemonde; elle a lieu au dernier dans les bosquets qui séparent le château de la tour.

(Les personnages les premiers nommés dans chaque scène occupent sur le théâtre la droite des spectateurs.)

ROSEMONDE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'appartement de la reine).

SCÈNE I.

ARTHUR, ÉLÉONORE. *La reine est assise.*

ARTHUR.

Oui, votre époux revient et l'Irlande est soumise,
La gloire a couronné son heureuse entreprise,
Reine! Woodstock bientôt verra dans ses remparts
Henri se dérobant à d'avides regards,
Jouir de son triomphe aux pieds d'Eléonore.

ÉLÉONORE.

Arthur, à ce bonheur dois-je prétendre encore?

ARTHUR.

Aurait-il aujourd'hui cessé de vous toucher?

ÉLÉONORE.

Dans Woodstock est-ce moi que Henri vient chercher?

ARTHUR.

Votre retour pour lui sans doute est un mystère?
Vous venez le surprendre?

ÉLÉONORE.

Et braver sa colère.

ARTHUR.

Votre aspect en ces murs pourrait-il l'irriter?

ÉLÉONORE.

D'une vaine espérance osez-vous me flatter?

ARTHUR.

Pourquoi nourrir, madame, une importune crainte?

ÉLÉONORE.

Trop long-temps j'étouffai le soupçon et la plainte.

ARTHUR.

Que présagent ces mots? doutez-vous?

ÉLÉONORE.

Le passé
De votre ame déja serait-il effacé?

Vous souvient-il encor d'une reine de France
Dont la main protectrice adopta votre enfance?
Étranger, sans appui sous le ciel des Anglais,
M'oubliez-vous?

ARTHUR.

Eh! puis-je oublier vos bienfaits,
Les lieux chers et sacrés où je reçus la vie?
O touchans souvenirs! ô France! ô ma patrie!
Doux pays où j'ai vu, faible et pauvre orphelin,
Par vos soins généreux s'embellir mon destin!
A la cour de Louis s'éleva mon jeune âge;
De mes premiers plaisirs la séduisante image
Vit dans mon souvenir et charme encor mon cœur.
Là, j'appris sous vos yeux à sentir le bonheur;
Là, déja pénétré d'une naissante ivresse,
J'enviais de nos preux la gloire enchanteresse;
Devançant l'avenir, mon bras aux jeux guerriers
Eût voulu défier nos vaillans chevaliers;
Et le prix du vainqueur, devenant ma conquête,
Par vos mains en espoir ornait déja ma tête.

Alors aucun ennui n'obscurcissait vos jours,
Et le ciel de vos ans semblait bénir le cours.
Soumis à votre empire et séduits par vos charmes,
Les Français...

ÉLÉONORE.

Eux aussi virent couler mes larmes,
Et depuis qu'un divorce à leur injuste roi
Pour venger mon offense a retiré ma foi,
Depuis qu'aux bords anglais un nouvel hyménée
A la main de Henri tient la mienne enchaînée,
Un doux espoir d'abord a suspendu mes pleurs.
Le sort me prodiguant ses trompeuses faveurs,
Et de mon nouveau sceptre écartant les orages,
Pour la seconde fois m'offrit d'heureux présages.
C'en est fait; des soupçons malgré moi renaissans
Depuis hier, Arthur, ont agité mes sens;
Je souffre, je languis, mais j'aime à vous en croire,
Arthur de mes bienfaits a gardé la mémoire.
Eh bien! qu'il me réponde, et me prouve aujourd'hui
Que la reconnaissance est un devoir pour lui.

ARTHUR.

Vous plaire, vous servir est ma plus chère envie,
Qu'ordonnez-vous, madame, exigez-vous ma vie?

ÉLÉONORE.

Non, j'ai voulu vous voir et vous interroger.
Le mensonge est un vice à votre âge étranger.
Répondez sans détour, un silence coupable
Doublerait dans mon sein le soupçon qui m'accable.
Quand Louis par vengeance envahit mes états,
Henri me défendit et courut aux combats.
Dans Londres cependant, du bruit de ses conquêtes
J'occupais mes ennuis, et rêvais à ces fêtes
Où ma main de lauriers ceignit son front vainqueur.
Il revint; mais le ciel avait changé son cœur.
Ce n'était plus ce roi brûlant d'impatience
Quand ses yeux dans les miens cherchaient sa récompense;
Ce n'étaient plus ces vœux et ces soins empressés;
Henri me fatigua de ses respects glacés;
Il ne m'écoutait plus, redoutait mon approche,
Et bientôt par l'absence évita mon reproche.

On dit que loin de moi de coupables plaisirs
Ont de Plantagenet occupé les loisirs;
Que depuis peu le roi, farouche et solitaire,
Aux regards indiscrets cache un profond mystère
Dans les vastes jardins voisins de ce palais,
Et dont ses soins jaloux ont interdit l'accès.
On me plaint, on l'accuse, et dans Londre on assure
Qu'il mérite ma haine et me force au murmure.
J'apprends ce bruit fatal, je pars soudain, j'accours,
Et reviens dans Woodstock éclaircir ces discours.
Vous suiviez mon époux, vous connaissez les charmes
Qui dans mes sens troublés éveillent les alarmes.
Expliquez-vous, parlez; si bravant le trépas
Une femme eût osé... Vous ne répondez pas;
Par un puissant effort votre ame est combattue;
Vous ne détruisez pas le soupçon qui me tue;
Arthur, vous pâlissez... Immobile, interdit...
O ciel! il est donc vrai!

ARTHUR.

Reine, je n'ai rien dit.

ÉLÉONORE. *Elle se lève.*

Et moi j'ai tout compris; cessez, cessez de feindre,
Henri! tu me trahis! je n'ai plus rien à craindre;
Trône, patrie, enfans, pour toi j'ai tout quitté.
Tu me trahis; voilà le prix de ma bonté!
C'est ainsi qu'un perfide acquitte ses promesses!
Et toi qui me ravis ses volages tendresses,
Toi qui d'Éléonore as fait couler les pleurs,
Rends grace au Ciel, bénis tes charmes séducteurs;
Jouis de mes tourmens, jouis de ta victoire!
Que tu me paieras cher ton insolente gloire!

ARTHUR.

Madame, pardonnez, si fidèle à mon roi,
J'ai gardé les secrets imposés à ma foi;
Vous avez pénétré ce que j'ai dû vous taire;
Mais ne repoussez pas ma timide prière;
Puisse-t-elle à vos pieds fléchir votre courroux!
Puisse une infortunée!

ÉLÉONORE.

Insensé, levez-vous.

Est-ce à moi, malheureux, que votre voix s'adresse?
Si jeune encor, c'est vous que le crime intéresse!
Une heureuse rivale osera m'outrager,
Et ma main dans son sang craindra de se plonger!
Tremblez, et pour vous seul implorez ma clémence.

ARTHUR.

Ah! ne craignez-vous point d'accabler l'innocence,
Un objet de pitié que l'amour a séduit?
Découvrez-lui l'abîme où l'erreur la conduit.
Qu'elle apprenne de vous son offense et son crime;
Vous n'immolerez pas, vous plaindrez la victime.

ÉLÉONORE.

Comment?

ARTHUR.

Son noble orgueil, justement irrité,
Contre un coupable amour se serait révolté.
Pour prévenir le doute, ou dissiper la crainte,
Auprès d'elle Henri sut employer la feinte;
Sous le faux nom d'Edgar il lui promit sa main.

ÉLÉONORE.

Le traître !

ARTHUR.

S'il cessait de lui parler d'hymen,
Son amante, invoquant la justice royale,
Demanderait vengeance aux pieds de sa rivale.

ÉLÉONORE.

Qu'elle connaisse enfin ma haine et mon mépris;
Qu'elle fuie un ingrat, ses jours sont à ce prix.
Complice de l'erreur qui devait la séduire,
Pourquoi plaindre ses maux et ne pas l'en instruire?

ARTHUR.

Oh! ne m'accusez pas; long-temps Henri discret
A ma fidélité refusa son secret;
Et lorsqu'à mes regards s'offrit l'infortunée,
Aux larmes, aux remords elle était condamnée.
De son triste destin je n'appris rien de plus;
Sa naissance et son nom me sont même inconnus.

ÉLÉONORE.

Et tout cède sans doute à la beauté funeste

Qu'imprima sur son front la colère céleste?

ARTHUR.

Hélas! le sort cruel, en formant ses attraits,
Par eux a préparé sa perte et ses regrets.
Moi-même enfin, madame, admis dans la retraite
Où Henri cache encor sa timide conquête,
J'errai dans ces beaux lieux; mais ce riant séjour,
Ces bosquets séduisans consacrés à l'amour,
Frappaient d'un vain éclat ma vue inattentive.
Je ne m'intéressai qu'à la beauté captive;
Et, lorsqu'avec ivresse, à l'aspect de son roi,
Sa candeur ingénue, étrangère à l'effroi,
Bénit le joug trompeur qui la tient asservie,
La pitié parle seule à mon ame attendrie.
Loin de Henri pourtant d'importuns souvenirs
Souvent à son amante arrachent des soupirs.

ÉLÉONORE.

Et quels sombres pensers assiègent sa mémoire?

ARTHUR.

Dans son oisif repos réveillé par la gloire,

Votre époux sur l'Irlande appesantit ce bras
Qui, partout redouté, fameux par cent combats,
Peut-être de son cœur rachète la faiblesse.
Seule alors, son amante, en proie à la tristesse,
Ignorant son malheur, semblait le pressentir,
Et combattait en vain son touchant repentir.
Hier je l'observais dans un asile sombre;
Un saule me cachait et lui prêtait son ombre.
« Mon père! » disait-elle; et, tombant à genoux :
« Il l'a juré, pardonne, il sera mon époux. »
Des larmes cependant inondaient son visage.
Un vent léger alors fit frémir le feuillage,
Ou bien en gémissant j'excitai sa frayeur.
Elle me laissa seul rêvant à sa douleur.
Si votre ame royale, ouverte à la clémence,
D'une faible captive embrassait la défense?...

ÉLÉONORE.

Eh bien! si par ses pleurs je me laissais fléchir,
Si d'un lien honteux je daignais l'affranchir,

Si j'épargnais ses jours, me seriez-vous fidèle?
Jurez-vous d'obéir?

ARTHUR.

Doutez-vous de mon zèle?
Puissé-je offrir mon sang pour combler vos souhaits,
Protéger le malheur et payer vos bienfaits!

ÉLÉONORE.

Dans le séjour où seul vous pouvez m'introduire,
Auprès d'elle ce soir il faudra me conduire.
A d'indignes excès je saurai mettre un frein,
Et je veux méditer cet important dessein.

ARTHUR. *Il fait quelques pas pour s'éloigner et s'arrête.*

De l'illustre Clifford, après six ans d'absence,
L'aurore a dans ces murs éclairé la présence.
Chargé d'ans et d'honneurs, blessé sous les drapeaux,
Clifford dans ses foyers vient chercher le repos.
Il espère aujourd'hui rendre hommage à son maître,
Et devant vous, madame, il demande à paraître.

ÉLÉONORE.

Allez, qu'il soit soudain introduit près de moi;
Vous, qu'un profond silence atteste votre foi.

SCÈNE II.

ÉLÉONORE.

Ainsi donc un enfant servira ma colère!
De sa naissante ardeur j'ai percé le mystère.
Que m'importent tes vœux et ta folle pitié?
Imprudent, avec toi ma haine est de moitié.
Je verrai, j'instruirai l'objet de ma vengeance;
J'entendrai ses sanglots, et j'en jouis d'avance.
Henri, porte à ses pieds ton hommage imposteur;
Mais tremble, j'ai trouvé le chemin de ton cœur.

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, CLIFFORD.

ÉLÉONORE.

Noble et vaillant Clifford, dont l'austère sagesse
De mon royal époux instruisit la jeunesse;

Vous, qui dans les conseils, aux champs de la valeur,
Pensiez former son ame aux leçons de l'honneur,
Unissez vos chagrins aux douleurs d'une reine;
Connaissez mes tourmens et partagez ma haine.
Cet époux, ce Henri, ce roi sur qui mon œil
Se reposait jadis plein d'ivresse et d'orgueil;
Ce mortel généreux, ce guerrier intrépide,
N'était qu'un séducteur, un ingrat, un perfide.

CLIFFORD.

Je ne le connais pas, madame, à des forfaits.
Toujours la calomnie assiégea les palais.
Que lui reproche-t-elle? et que peut-il résoudre
Dont ses nouveaux lauriers n'aient le droit de l'absoudre?

ÉLÉONORE.

Et que me font sa gloire et ses exploits guerriers!
Attendra-t-il de moi le prix de ses lauriers?
Dans les combats une autre enflammait son courage,
Une autre de son cœur entendra le langage,
Tandis qu'avec regret il viendra par pitié
M'offrir insolemment une ombre d'amitié!

Je suis épouse, reine et victime outragée;
Je suis Éléonore, et ne suis pas vengée!

CLIFFORD.

S'il était criminel, prompt à se repentir,
Par ses remords, madame, il saurait vous fléchir.
Vous le verriez bientôt abjurer sa faiblesse.
Henri n'est point ingrat.

ÉLÉONORE.

Le traître! il me délaisse,
Clifford, et j'ai daigné l'élever jusqu'à moi!
Je ne lui demandais qu'une constante foi;
L'Aquitaine, mon riche et superbe héritage,
Mes trésors et ma main, tout devint son partage.
C'est moi dont le pouvoir seconda ses projets,
Et dans ses ennemis lui conquit des sujets.
L'Anglais connut en lui l'héritier de ses maîtres,
Et lui rendit le trône où régnaient ses ancêtres.
La fortune depuis menaça d'un rival
Les puissans souverains dont je l'ai fait l'égal.
Il m'a trompée!.. eh bien! qu'il apprenne à me craindre!

Nul, sans frémir, aux pleurs n'osera me contraindre.
Courez vers l'infidèle, éveillez ses remords;
Peignez-lui ma douleur, ma rage, mes transports,
Des flots de sang peut-être expiant son offense.
Montrez-lui tout un peuple armé pour la vengeance.
Hâtez-vous, dites-lui.... non, ne lui dites rien.
Il déchire mon cœur, je percerai le sien;
A le désespérer j'attacherai ma joie;
Lui-même il me désigne et me livre ma proie.

CLIFFORD.

O reine, pardonnez, si la voix d'un sujet,
D'un vieux guerrier, combat ce funeste projet.
Faut-il qu'après vingt ans de travaux et de guerre,
L'intrigue et la discorde embrasent l'Angleterre!
Mon Dieu, devais-je encor voir ses nobles enfans
Eux-mêmes déchirer leurs drapeaux triomphans!
Sur mon front sillonné l'âge a gravé sa course,
Et bientôt mon pays verra tarir la source
D'un sang dans les périls prodigué pour mes rois.
Au défaut de mon bras, il réclame ma voix.

D'un prince efféminé, que subjuguent les vices,
Je sais mal réprimer ou flatter les caprices;
Mais je chéris mon roi, j'honore ses vertus,
Henri vous aime encor, ses vœux me sont connus,
Oui, votre nom, le seul dont le charme le touche,
Souvent avec amour est sorti de sa bouche.
Qui pourrait dans son cœur balancer vos bienfaits?
D'un éclat dangereux prévenez les effets,
Et comptez sur Clifford.

ÉLÉONORE.

Malheur à l'Angleterre
Si vos conseils sans fruit suspendent ma colère!
Vos efforts (sur Henri je connais leur pouvoir)
A ma reconnaissance imposent un devoir.
Vous avez une fille, et votre ame attendrie
Partage son amour entre elle et la patrie.

CLIFFORD.

L'Anglais, long-temps frappé de mon austérité,
D'humeur sombre et farouche accuse ma fierté.
D'un père cependant je connais la tendresse.

Rosemonde, l'espoir de ma triste vieillesse,
De mon retour bientôt remerciant le ciel
Reposera son front sur mon sein paternel.

ÉLÉONORE.

N'avez-vous point revu cette fille si chère?

CLIFFORD.

Non, et dans les travaux d'une pénible guerre,
Sur un sol étranger, sous des climats lointains,
De mon unique enfant j'ignorai les destins.
Combien son doux aspect réjouira ma vue!

ÉLÉONORE.

Trop long-temps à ma cour Rosemonde inconnue
Dans un château désert, à l'ombre des forêts,
Dérobe à tous les yeux ses timides attraits,
Éléonore enfin près du trône l'appelle;
Mes faveurs, mes bontés se répandront sur elle;
Moi-même je prétends lui choisir un époux;
Mes bienfaits le rendront digne d'elle et de vous.

SCÈNE IV.

ÉLÉONORE, CLIFFORD, ARTHUR.

ARTHUR.

Le roi vient, et déja Woodstock l'a vu paraître.
Par mille cris le peuple a salué son maître,
Et sème sur ses pas les fleurs et les lauriers;
Il approche suivi de ses preux chevaliers.
La foule, en admirant le héros qu'elle encense,
S'oppose en flots pressés à son impatience.
Madame, auprès de vous j'ai devancé le roi;
Je viens vous l'annoncer.

ÉLÉONORE.

Il suffit; laissez-moi.

SCÈNE V.

ÉLÉONORE, CLIFFORD.

CLIFFORD.

Clifford à vous fléchir ose encore prétendre;
De funestes transports songez à vous défendre,

En faveur de sa gloire épargnez votre époux.
S'il est vrai qu'une erreur l'ait éloigné de vous,
Vous le rendre, voilà l'honneur que je réclame;
C'est à moi de combattre et de vaincre sa flamme:
Un vieillard a le droit d'obtenir ses aveux.

ÉLÉONORE.

J'y consens, et je cède à d'aussi nobles vœux:
Je saurai m'imposer une horrible contrainte,
Oui, je saurai descendre un moment à la feinte.
Mille desseins confus, nourris par ma fureur,
Malgré moi cependant me glacent de terreur.
Ma rivale et son crime occupent ma pensée;
Pour la punir, Clifford, votre reine offensée
A de nouveaux conseils soumettra ses projets.
Dans ces murs pour demeure acceptez mon palais.
Henri vient; son aspect suspend cette entrevue,
Ne vous empressez pas de paraître à sa vue.

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE.

Oui, je serai vengée ou fléchie aujourd'hui;
Etouffons une voix qui parle encor pour lui.
L'ingrat! de nos liens il a flétri la chaîne!
Plus de pitié... Grand Dieu, quel tourment que la haine!

SCÈNE VII.

HENRI, ÉLÉONORE, SUFFOLK, *au fond.*

HENRI.

Madame, rendons grace au ciel dont la faveur
D'un succès glorieux me réservait l'honneur.
La révolte vaincue, et bientôt oubliée,
A courbé sous le joug sa tête humiliée.
J'ai vu les fils d'Érin tremblans, saisis d'effroi,
Au seul bruit de mon nom prosternés devant moi.

ÉLÉONORE.

Plantagenet triomphe! et sa haute vaillance
D'une reine sans doute attend sa récompense?

HENRI.

Votre estime le flatte; un suffrage aussi doux
Plus que sa valeur même honore votre époux.

ÉLÉONORE.

De ses nouveaux lauriers il vient m'offrir l'hommage?

HENRI.

D'un tendre dévouement qu'ils soient le faible gage.

ÉLÉONORE.

Henri, tant de bontés ont droit de me charmer.

HENRI.

Henri de vos regards commence à s'alarmer.

ÉLÉONORE.

Ils admirent en lui l'espoir de l'Angleterre.

HENRI.

Ce discours me surprend, le croirai-je sincère?

ÉLÉONORE.

Ne méritez-vous pas un si flatteur accueil?
Me le reprochez-vous?

HENRI.

Il blesse mon orgueil;

Jadis avec transport vous partagiez ma gloire.

ÉLÉONORE.

Pourquoi des jours passés réveiller la mémoire?

HENRI.

Ma valeur près de vous trouvait un autre prix.

ÉLÉONORE.

Près de moi des vertus un roi semblait épris.

HENRI.

Étrangère à mes vœux ainsi qu'à ma fortune,
Vous souffrez à regret ma présence importune.

ÉLÉONORE.

Henri, depuis long-temps à me plaire soigneux,
S'est épargné l'ennui de fatiguer mes yeux.
Je n'exigerai point, en lui rendant justice,
De son temps précieux un cruel sacrifice.
Je ne vous retiens plus; votre épouse en ce jour
N'est point seule à bénir un glorieux retour;
A tout un peuple aussi votre absence est cruelle,
Partout on vous adore, un doux vœu vous appelle
Qu'on est heureux, Henri, de régner sur les cœurs!

Un triomphe sanglant s'achète par des pleurs...
Ces murs à vos désirs en réservent un autre.

HENRI.

Votre ame est offensée ?

ÉLÉONORE.

Interrogez la vôtre. *Elle sort.*

SCÈNE VIII.

HENRI.

A son retour si prompt je m'étais attendu ;
Mais par ces derniers mots qu'a-t-elle prétendu ?
Serais-je trahi ? non ; je connais son audace,
Sa vengeance m'aurait épargné la menace.
Entendrai-je toujours ses reproches amers
Rappeler l'heureux temps où j'acceptai ses fers ?
De ses ans sur les miens le fâcheux avantage
Exige-t-il qu'un roi vieillisse en esclavage ?
Permet-il de braver, d'insulter un époux ?
Dois-je souffrir sa haine ou flatter son courroux ?
Et vaincu chaque jour par sa plainte éternelle

Ne vivre, ne penser, ne régner que par elle?
Trop long-temps j'ai servi d'ambitieux projets;
J'ai permis que son joug pesant sur mes sujets
Ternît aux yeux des rois qu'importune ma gloire
Les titres que mon nom devait à la victoire.
J'ai combattu le feu qui dévore mes sens;
Elle-même a rendu mes combats impuissans.
Peut-être son orgueil hâtera sa disgrace;
Et si quelqu'autre enfin occupe un jour sa place,
De ses premiers sermens prompte à se délier,
Elle-même a pris soin de me justifier.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente l'appartement de Rosemonde.)

SCÈNE I.

ROSEMONDE.

EDGAR! Il ne vient pas, et de bruyans concerts,
Les chants de la victoire, ont réjoui les airs.
Tout un peuple a revu le héros qu'il adore,
Tout un peuple est heureux; seule je souffre encore.
Edgar suivait Henri sur les bords étrangers,
Il défendait ses jours, partageait ses dangers.
Il ne vient pas... et moi, craintive, délaissée,
Sur un sombre avenir je porte ma pensée.
Grand Dieu, s'il différait à bannir mon effroi!
Mais non, mon cœur me dit qu'il n'est pas loin de moi.

Un doux frémissement a percé ma retraite.
On approche, écoutons; l'heureux bruit se repète.
Je ne m'abuse pas.... oui, j'ai bien entendu.
On vient, c'est lui, volons; Edgar m'est donc rendu!

SCÈNE II.

ROSEMONDE, HENRI.

HENRI.

Rosemonde!

ROSEMONDE.

A toi seul ma vie est consacrée.

HENRI.

D'ivresse en t'écoutant mon ame est pénétrée.

ROSEMONDE.

Cher Edgar!

HENRI.

Dieu! faut-il prolonger son erreur?

ROSEMONDE.

Sans trouble n'oses-tu me presser sur ton cœur?

HENRI.

Loin de toi, Rosemonde, Edgar était à plaindre.

ROSEMONDE.

Heureux auprès de moi, qu'a-t-il encore à craindre?
A mon ame inquiète il doit tout confier.

HENRI.

J'ai revu Rosemonde et dois tout oublier.
Que ton amour réponde à ma brûlante ivresse!
Réponds à mes transports.

ROSEMONDE.

Edgar, même tendresse,
Mêmes transports d'amour font palpiter mon sein.
Plaintive et seule ici, j'accusais mon destin;
Tes dangers, ta valeur, me glaçaient d'épouvante.

HENRI.

Mon retour à tes pieds prévient-il ton attente?

ROSEMONDE.

Je ne te voyais plus, je t'attendais toujours.
Dieu qui nous réunis, protège nos amours!

HENRI.

Que lui demandes-tu ?

ROSEMONDE.

Pour tous deux je l'implore.

HENRI.

De ce beau jour lui-même il a béni l'aurore.

ROSEMONDE.

Lorsque le vent du soir sur nos tapis de fleurs
D'un soleil dévorant calmera les ardeurs,
Dans nos rians bosquets à tes côtés assise,
Heureuse de toi seule et de ta gloire éprise,
Quel bonheur de frémir au doux son de ta voix!
J'entendrai le récit de tes brillans exploits,
Je te verrai voler de conquête en conquête,
Affronter les périls, défier la tempête,
Imiter aux combats, venger le grand Henri...
Ce nom te plaît... ta bouche à ce nom m'a souri.

HENRI.

Parle-moi de toi seule, et confie à ma flamme
Quels soins en mon absence ont agité ton ame.

ROSEMONDE.

Te souvient-il du jour où, me serrant la main,
Pour la première fois tu me parlas d'hymen?
De Clifford, disais-tu, j'ai mérité la haine;
Ton père à mon nom seul briserait notre chaîne,
Et cependant Edgar ne vivra point sans toi.
Je t'observais; ton front me fit pâlir d'effroi.
Un souvenir cruel accablait ta pensée;
Tu poussais des sanglots, ta main était glacée.
De tes yeux languissans s'échappaient quelques pleurs.
Tu me dis : Rosemonde, il faut fuir, ou je meurs.
Tu souffrais.... de pitié je n'ai pu me défendre.

HENRI.

Dès lors tu partageais un sentiment plus tendre;
Tu m'engageas ta foi.

ROSEMONDE.

Je ne te quittai pas.

HENRI.

Mais bientôt j'entendis le signal des combats.

ROSEMONDE.

La guerre a suspendu notre heureux hyménée;
Tu reviens; à mon sort unis ta destinée.

HENRI.

Craindrais-tu?

ROSEMONDE.

Pour toi seul j'ai tout sacrifié.
Edgar, à ton honneur le mien s'est confié.
Innocente, étrangère aux orages du monde,
Que pouvait t'opposer la faible Rosemonde?
Je te vis, je t'aimai, je plaignis tes tourmens;
Tu me donnas ta foi, je crus à tes sermens.
Je dis adieu dès lors au foyer de mon père;
De ce père adoré je brave la colère.
Si jamais entre nous s'élevait sa fureur,
Cher Edgar, comme toi je mourrais de douleur.
Toi seul es ma famille et mon époux ensemble.
Non, je ne te crains pas; mais je t'aime et je tremble.

HENRI, *avec feu.*

Loin de toi ces pensers et le soupçon cruel!

Non, je n'enfantai pas un complot criminel.
Je suis digne de toi, ton amour te l'atteste;
Le ciel en est témoin... Périsse un nœud funeste!
Viens sur mon cœur, ce cœur ne battra que pour toi.
Malheur à qui voudrait te disputer ma foi!
Les cruels! je saurai les combattre et les vaincre;
De ma flamme du moins ils pourront te convaincre.
Je ne te verrai plus lever sur moi des yeux
Où les miens croiront lire un doute injurieux.
Que d'un bandeau sacré ta tête soit ornée!
Viens; sur ce cœur brûlant apprends ta destinée.

ROSEMONDE.

Et que m'apprendras-tu? Tes regards menaçans,
Le feu qui les anime et tes sombres accens
Font frémir Rosemonde.

HENRI.

Oui, j'abjure la feinte.
Pour moi plus de tourmens et pour toi plus de crainte.
Tu pensais, quand ta voix répondait à mes vœux,
Qu'un simple chevalier te déclarait ses feux;

Pardonne, je voulais éprouver l'innocence.
Cet obscur vêtement te cachait ma naissance.
Mon nom n'est point Edgar. (*Il ôte son manteau.*)

ROSEMONDE.

Que vois-je? que dis-tu?
Est-il bien vrai? Ton nom ne m'était pas connu!
D'un illustre guerrier mon ame était éprise!
Il m'aime, il me chérit... C'est toi... douce surprise!
Laisse-moi contempler cet éclat enchanteur,
Laisse ta tendre épouse admirer ta splendeur.

HENRI.

Dans les états soumis au sceptre d'Angleterre,
Parmi les chefs vaillans qu'un grand peuple révère,
Aucun sur ton amant ne l'emporte en pouvoir.
Les guider est mon droit, m'obéir leur devoir.

ROSEMONDE.

A des vœux séduisans, Edgar, je m'abandonne.
Tu sais quel est mon cœur, le tien me les pardonne.
Que de fois un doux songe, éveillant mes désirs,
D'une brillante cour me peignit les plaisirs!

Ce faste éblouissant qui suit Éléonore,
Ces héros, ces beautés que sa faveur honore!
Je rêvais... Je crus être heureuse en son palais.
Doux espoir! avec toi je la verrai...

HENRI, *troublé.*

Jamais!
Abjure un vœu fatal.

ROSEMONDE.

Ah! fût-il téméraire!
C'est le mien, est-ce à toi que j'aurais dû le taire?
Parle, achève un aveu trop long-temps suspendu,
Edgar, je t'en conjure, et j'ai trop attendu.

HENRI.

Rosemonde, au moment où ta vive allégresse
Exprimait ta surprise et doublait mon ivresse,
De funestes pensers sont venus me frapper,
Et retenir l'aveu tout prêt à m'échapper.
D'un désir curieux calme la violence,
Je connais tes vertus; ta craintive innocence
En perçant ce mystère aurait pu se troubler.
Rassure-toi; bientôt, prompt à tout révéler,

Loin de toi pour jamais écartant les alarmes,
De ta surprise Edgar partagera les charmes.

ROSEMONDE.

Tu n'oses m'alarmer, tu le dis, et pourquoi
Par ton silence même exciter mon effroi?
Qu'ai-je fait? Entre nous élevant un nuage,
Par quel mot ai-je pu t'inspirer tant d'ombrage?
Edgar m'accuse-t-il d'un espoir indiscret?
D'un rêve ambitieux dont lui seul fut l'objet?
Pour toi seul souhaitant la faveur souveraine,
J'aurais joui de voir une superbe reine
Et tant d'illustres chefs, de ses regards jaloux,
A mes côtés près d'elle honorer mon époux.
Mon vœu t'offense-t-il? Eh bien! puisqu'il t'afflige
Ce vœu n'est plus le mien; périsse le prestige
Dont l'éclat fugitif éblouissait mes yeux!
Le faste t'importune, il me semble odieux.
Qu'importent tes grandeurs, qu'importe ta naissance?
T'aimer, toujours t'aimer, voilà mon espérance.
Eh bien! que craint Edgar? qu'a-t-il à me cacher?

Dans mon cœur à son tour le tien doit s'épancher;
Parle, qui donc es-tu?

HENRI.

Respecte ce mystère,
Je souffre à m'expliquer et je souffre à me taire;
Le salut de l'état, le mien, ton intérêt,
Tout enfin à ma bouche ordonne le secret.
Oui, crois-moi, mon silence importe à la patrie.
Ne m'interroge plus, je l'exige et t'en prie.
Je cours hâter l'instant qu'appelle mon amour;
Dans l'ombre et la retraite attends cet heureux jour.
Pardonne à ton époux; de l'hymen qui s'apprête
En me nommant bientôt j'embellirai la fête.
Oui, bientôt Rosemonde entendra mes aveux.
On vient, retire-toi, je tremble pour tous deux;
Éloigne-toi, te dis-je.

ROSEMONDE.

Edgar, il faut m'instruire,
Le doute est trop cruel, et tu peux le détruire;
Un seul mot, rien de plus.

HENRI.

Eh bien!... Non, je ne puis.
Avant la fin du jour tu sauras qui je suis.
Souviens-toi du serment qu'a dicté ma tendresse.

ROSEMONDE.

Je songe à mon destin, toi, songe à ta promesse.
(Elle sort.)

HENRI *seul.*

Adieu. Je l'ai juré, le ciel doit nous unir;
A mes vœux comme aux siens soumettons l'avenir.

SCÈNE III.

HENRI, ARTHUR.

ARTHUR.

Sire, un vieux chevalier, bravant votre défense,
Près de vous suit mes pas et demande audience:
C'est Clifford.

HENRI.

Clifford! lui, Clifford en ce séjour!
Quel destin le ramène et hâte son retour?

SCÈNE IV.

HENRI, CLIFFORD.

CLIFFORD.

Le destin des combats, les ans et les blessures
Ont désarmé la main qui vengeait vos injures.
J'aurais voulu mourir pour vous, pour mon pays;
Par la faiblesse enfin mes efforts sont trahis.
Près de vous l'amitié, le devoir me rappelle.

HENRI.

Je vous crois, et mon cœur rend grace à votre zèle.

CLIFFORD.

Je revoyais déja les antiques forêts
Où ma fille chérie, oubliant ses regrets,
Au foyer paternel m'offrira sa tendresse;
J'allais jouir enfin de sa touchante ivresse,
Soudain des chants guerriers, d'éclatantes clameurs
De mon roi triomphant heureux avant-coureurs,
Publiant vos exploits enchantent mon oreille.
A ces sons belliqueux mon ame se réveille,

Je brûle de revoir, de serrer dans mes bras
Mes anciens compagnons vieillis dans les combats.
Au devant de son roi Clifford encor s'élance;
Je marche vers ces murs, j'accours, je vous devance;
Mes lèvres et mon cœur ont pressé nos drapeaux.
En vous, heureux Henri, je retrouve un héros!
Parlez, que votre voix efface en ma mémoire
Un bruit injurieux, funeste à votre gloire.

HENRI.

Insulter à ma gloire! et qui l'aurait osé?
Que me reprochez-vous? Par qui suis-je accusé?
Et quel est donc ce bruit?

CLIFFORD.

Une noble franchise
A la voix d'un vieillard est-elle encor permise?

HENRI.

Henri peut sans rougir tout entendre de vous.

CLIFFORD.

Que ne puis-je vous voir, armé d'un saint courroux,
De vos vils ennemis étouffer le murmure,

Et chasser loin de vous le soupçon et l'injure!
De vos nobles destins ardent à m'occuper
Verrai-je mon espoir me fuir et m'échapper!
Jadis, quand la fortune avait béni vos armes,
L'aspect d'un vieux guerrier avait pour vous des charmes;
Il vous blesse aujourd'hui; ce front silencieux,
Le trouble de vos sens, le secret de ces lieux
Révèlent-ils d'un roi l'erreur et la faiblesse?
Qui, vous? serait-il vrai?.. captif d'une maîtresse!..
Non, vous n'oubliez pas qu'un peuple par ses pleurs
D'un amour criminel expierait les fureurs.

HENRI.

Clifford, et qui vous dit que Henri soit coupable?

CLIFFORD.

Celle dont le courroux et l'orgueil redoutable
Sur leur trône ébranlé fit chanceler des rois;
Qui, le glaive à la main, réclamerait ses droits,
Éléonore!

HENRI.

Ciel!

CLIFFORD.

Elle-même.

HENRI.

La reine!

J'étais trompé, trahi! Mais qu'importe sa haine!
Au devant de ses coups je me présenterai.

CLIFFORD.

La vengeance s'apprête!

HENRI.

Et je la préviendrai.

CLIFFORD.

Quel transport vous égare?

HENRI.

Oui, j'aime, et l'Angleterre
A la face du Ciel connaîtra ce mystère.
Que d'infâmes tyrans, au fond de leurs palais,
Vainqueurs de l'innocence, insultent ses attraits!
Tranquilles, sans remords, jouant avec le crime,
Qu'ils cherchent la vertu pour complice et victime!
Qu'à leurs noms à jamais le mien reste étranger!

Je respecte l'honneur et brave le danger.
Un guerrier, un monarque, à l'orgueil d'une femme,
A ses caprices vains soumettra-t-il son ame?
Qu'un autre, roi captif, vieillisse à tes genoux,
Superbe Éléonore! Adieu, qu'un autre époux,
En te donnant un sceptre, accepte l'esclavage!
J'aime, et l'objet divin qu'encense mon hommage
Aurait des droits sacrés au culte des mortels,
Si leurs mains aux vertus élevaient des autels.
Ne la condamnez pas avant de la connaître.
A l'espoir, au bonheur, vous-même allez renaître.

CLIFFORD.

Du bonheur! En est-il sur les bords du cercueil,
Pour qui voit ses lauriers ou la patrie en deuil?
Du bonheur! En est-il dans le sang, dans les larmes?
Ce spectacle inhumain pour vous a-t-il des charmes?
Achevez, faible roi, poursuivez ces projets;
Chassez Éléonore, oubliez ses bienfaits.
Offrez à votre amour de sanglans sacrifices,
De festons couronné, plongé dans les délices,

Préférez à ma voix la voix de vos flatteurs,
Et du nom de vertus honorez vos erreurs.
Dans un calme perfide attendez la tempête.
Quand ses foudres vengeurs frapperont votre tête,
Vous entendrez le peuple, avec des cris d'effroi,
Charger de ses douleurs et son père et son roi.
Un jour aura perdu la puissante Aquitaine,
Un jour aura suffi pour attirer la haine
De ce peuple allié, qui, voisin des Français,
Par de puissans efforts balance leurs succès.
Voyez Éléonore embraser la patrie,
Louis avec audace envahir la Neustrie,
Et ravager le sol dont nos fiers bataillons
De leur sang, pour vous seul, ont rougi les sillons.
Voyez, au cri public, dans nos champs, dans nos villes,
Eclater le volcan des discordes civiles;
Des victimes partout, partout des ennemis.
Est-ce là le bonheur que vous m'avez promis?

HENRI.

Rassurez-vous, Clifford : songez à cette épée?

Jamais par la fortune a-t-elle été trompée?
Contre tous votre roi...

CLIFFORD.

Vous seul que pourrez-vous?
Pardonnez si Clifford, de votre honneur jaloux,
D'un censeur rigoureux se permet le langage.
Que j'aime ce transport, ces éclairs de courage
Dont brillent vos regards aux accens de ma voix!
Hélas! de votre père et d'Étienne de Blois
Trop long-temps j'ai connu la haine et les querelles.
J'ai vécu, j'ai vieilli dans ces guerres cruelles.
J'ai vu les peuples, las de combats éternels,
Demander à genoux, aux pieds de leurs autels,
Un héros qui, sensible à leurs justes murmures,
Soulageât la patrie et fermât leurs blessures.
Auprès de Glocester je formai votre cœur;
De ce peuple avec vous je plaignis le malheur.
A son œil curieux je montrai votre enfance.
Dans votre heureux sourire il chercha l'espérance.
Il vous vit, il vous crut digne du premier rang;

D'un illustre avenir je me rendis garant.
Vous régnez : la vertu que la gloire couronne
D'un feu plus pur encor doit briller sur le trône.
Sur votre ame gardez un souverain pouvoir.
Vous régnez : vos sermens vous en font un devoir.

HENRI.

C'en est fait; oui, qu'eux seuls règlent ma destinée!
J'ai juré d'accomplir ce nouvel hyménée.

CLIFFORD.

Vous n'avez point juré d'allumer un flambeau
Qui peut de votre empire éclairer le tombeau.

HENRI.

Je saurai le défendre et lui donner ma vie;
Mais lorsqu'un faible cœur à mon cœur se confie,
Outrager l'innocence, abuser de sa foi,
La perdre, la trahir, est indigne de moi.

CLIFFORD.

Henri, de vos erreurs le peuple est-il complice?
Est-ce à lui d'en répondre? Écoutez la justice.

HENRI.

Le devoir a parlé, j'écouterai ses lois.

CLIFFORD.

Le bonheur des sujets est le devoir des rois.

HENRI.

Je t'ai dit que j'aimais, cruel! Enfin, ta rage
De mes sens révoltés fait éclater l'orage.
Un peuple entier s'élève entre la reine et moi;
D'une aveugle indulgence il accuse son roi.
Éléonore, appui d'une coupable ligue,
S'arme contre mes lois et règne par l'intrigue.
A la terreur veux-tu que Henri sans pitié
Immole son amante, immole l'amitié!
Oui l'amitié, cruel! et la reconnaissance.
De l'objet de mes feux connais-tu la naissance?
Son père est un héros blanchi dans les combats.
Je règne sur un trône affermi par son bras.
Ce héros, il m'aimait! il me chérit encore,
Et je lui ravirais la fille qu'il adore!
Jamais. L'heureux hymen que formera ton roi,

Quand tu le connaîtras, sera sacré pour toi.
Tu la verras bientôt.

CLIFFORD, *à part.*

Quelle est donc cette femme
Dont la beauté perfide a subjugué son ame?
(Haut). Quand doit-elle et me voir et m'entendre?

HENRI.

Aujourd'hui.

CLIFFORD.

Je saurai l'éclairer.

HENRI.

Tu seras son appui.

SCÈNE V.

HENRI, CLIFFORD, ARTHUR.

ARTHUR.

Tous nos chefs, dans l'enceinte où le devoir les guide,
Attendent au conseil que le roi les préside.

HENRI.

Qu'on appelle Suffolk. (*à part*) Il m'a trop bien servi

Pour douter de sa foi.

(*Suffolk entre.*)

Suffolk, je suis trahi.

Malheur à l'insensé qui brave ma vengeance !

Je saurai mesurer le supplice à l'offense.

Saisis l'audacieux dont le front oserait

Jeter en ce séjour un regard indiscret.

A ton zèle éprouvé la garde en est livrée;

A Clifford, à lui seul, j'en ai permis l'entrée. (*Suffolk sort.*)

De mes destins trop lents précipitons le cours,

Et sans chercher encor d'inutiles détours,

Désabusons le peuple et montrons-lui sa reine.

Qu'il apprenne demain le doux nœud qui m'enchaîne.

(*à Clifford.*)

Suivez mes pas; bientôt de retour en ces lieux,

Voyez le faible objet qui se cache à vos yeux.

De mon nom qu'elle ignore il est temps de l'instruire.

Souvenez-vous du trône où je veux la conduire,

En perçant le secret que je dois révéler;

Et prononcez s'il faut l'absoudre ou l'immoler.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Même appartement.)

SCÈNE I.

ROSEMONDE, *puis* ARTHUR.

ROSEMONDE.

Arthur ici demande un entretien secret.
Il porte à mon destin un touchant intérêt :
Sans doute auprès de moi le dévouement le guide,
Et sur moi cependant il lève un œil timide.

ARTHUR *au fond, à part.*

A l'opprobre, au malheur puissé-je l'arracher !

ROSEMONDE.

Il s'arrête ; avec crainte il semble m'approcher.

ARTHUR *à part.*

Faut-il porter le deuil dans son ame troublée?
(*Haut.*) Vous que de ses faveurs le Ciel avait comblée,
Souffrez en m'écoutant qu'un zèle officieux
Soulève le bandeau qui pèse sur vos yeux;
Il vous cache peut-être une sombre disgrace.

ROSEMONDE.

Parlez, que dois-je craindre et quel coup me menace?

ARTHUR.

Douteriez-vous qu'Arthur, en veillant sur vos jours,
Ne vous prêtât l'appui de son faible secours?

ROSEMONDE.

Arthur, non, je vous crois; qui donc cherche à me nuire?

ARTHUR.

Ce billet important pourra vous en instruire.

ROSEMONDE.

Donnez, que m'apprend-il? Je l'ignore et frémis.
D'où vient-il?

ARTHUR.

Une femme en mes mains l'a remis.

ROSEMONDE. *Elle lit.*

« D'un ennemi mortel redoutez la puissance,
« Redoutez les projets qu'enfante sa vengeance;
« Seule j'ai su tout découvrir.
« Je connais vos périls, je puis vous les apprendre;
« En secret, sans témoins, ce soir il faut m'entendre;
« Sinon, tremblez, il faut mourir. »
Mes yeux m'abusent-ils? arrêt épouvantable!
L'aurais-je mérité? quoi! serais-je coupable?
Quelle est donc cette main si prompte à m'alarmer?
Cette femme?

ARTHUR.

A vous seule elle veut se nommer.

ROSEMONDE.

Je l'attends, qu'elle vienne; allez, qu'elle paraisse.

ARTHUR.

Sans doute à vos destins sa pitié s'intéresse.

ROSEMONDE.

Cette femme me trouble, et mon bonheur a fui.

ARTHUR.

Le Ciel dans vos dangers vous garde un noble appui.

ROSEMONDE.

Comment ?

ARTHUR.

Un vieux guerrier à vos maux est sensible.
Pour lui point d'ennemi, point d'obstacle invincible.

ROSEMONDE.

Arthur, vous l'avez vu ?

ARTHUR

Son imposant aspect
Annonce la vertu, commande le respect.

ROSEMONDE.

Que veut-il ?

ARTHUR.

Avec vous une libre entrevue.
Bientôt il va venir.

ROSEMONDE.

Moi paraître à sa vue !
Son nom ?

ARTHUR.

Clifford.

ROSEMONDE.

O ciel!

ARTHUR.

Craignez-vous son courroux?

ROSEMONDE.

Clifford, lui?

ARTHUR.

Quel effroi!

ROSEMONDE.

Malheureuse!

ARTHUR.

Êtes-vous?...

ROSEMONDE.

Ah! je suis Rosemonde, et Clifford est mon père!

ARTHUR.

Il est clément et juste.

ROSEMONDE.

Il est juste et sévère.

Edgar!

ARTHUR.

Edgar devait vous conduire à l'autel;
Clifford saura...

ROSEMONDE.

J'ai fui loin du toit paternel.

ARTHUR.

Clifford écoutera le cri de la nature.

ROSEMONDE.

Il verra de sa fille et la honte et l'injure.
Terrible est sa colère. Ah!

ARTHUR.

Quoi!

ROSEMONDE.

J'entends marcher.

ARTHUR.

On vient.

ROSEMONDE.

Clifford!

ARTHUR.

C'est lui.

ROSEMONDE.

Mon père Où me cacher?
Où fuir? ici!

ARTHUR.

Non, là; là, vous pourrez l'entendre

ROSEMONDE.

Arthur! ah! par pitié cherchez à me défendre.
Fléchissez sa rigueur.

ARTHUR.

Faut-il l'éloigner?

ROSEMONDE.

Non.

ARTHUR.

Et que voulez-vous faire?

ROSEMONDE.

Implorer mon pardon.

(Elle se retire, et pendant la scène suivante elle se montre peu à peu et se rapproche en tremblant de son père.)

SCÈNE II.

CLIFFORD, ARTHUR, SUFFOLK,
ROSEMONDE *cachée.*

CLIFFORD *à Suffolk.*

Du prince oubliez-vous la volonté suprême?
Il approche, et bientôt il me joindra lui-même.
Sortez, laissez-moi seul et libre en ce séjour.
(*Suffolk sort.*)
(*à Arthur.*)
Avertissez l'objet d'un infidèle amour.
Empressez-vous, Arthur; que votre voix l'instruise
Qu'à ma vue en ces lieux sa présence est permise.

ARTHUR.

Vous venez la servir?

CLIFFORD.

Vous semblez hésiter.
Vous m'avez entendu; qui peut vous arrêter?
A ma voix doit tomber le voile qui l'abuse.

ARTHUR.

Vous la plaignez du moins.

CLIFFORD.

Je la plains et l'accuse.
Elle a d'un père en deuil souillé les cheveux blancs,
A la honte, aux douleurs, dévoué ses vieux ans.
Sur ce vieillard, ô Dieu! que ta bonté s'abaisse!
Hâtez-vous, qu'à mes yeux la coupable paraisse.

ARTHUR.

Ne percez pas son cœur de remords combattu;
Un repentir sincère est encor la vertu.
Clifford est père, au nom de sa fille chérie!

CLIFFORD.

Malheur à qui trahit l'honneur et la patrie!

ARTHUR.

Si d'un père ses pleurs conjuraient le courroux?

CLIFFORD.

Il renierait son sang.

ARTHUR.

Eh bien! si c'était vous
Qu'elle implorait?

CLIFFORD.

Qui? moi!

ARTHUR.

Vous... qu'atteint sa disgrace.

CLIFFORD.

Grand Dieu!

ARTHUR.

Si la coupable était...

CLIFFORD.

Ma fille!

ROSEMONDE *tendant les mains vers lui.*

Grace!

CLIFFORD *anéanti.*

Ma fille!

ROSEMONDE *tombant à genoux.*

Par pitié, grace, mon père!

CLIFFORD.

Non.

Je ne suis pas ton père et je maudis ce nom.

ROSEMONDE *en se rapprochant.*

Daignez m'entendre encor; serez-vous inflexible?

CLIFFORD.

Toi-même entends ma voix et ton arrêt terrible.
Toi, dont l'ignominie insulte à mes aïeux!
Toi, qui du vieux Clifford oses souiller les yeux!
Qui, sans mourir de honte, à l'outrage livrée,
Dans cet asile impur languis déshonorée!
Je te...

ROSEMONDE *avec un accent déchirant.*

Ha!

CLIFFORD.

Qu'as-tu fait? Songe à tes premiers ans.
Fille coupable, songe à ces heureux instans
Où, lorsque vers le Ciel s'élevait ta paupière,
Tu m'offrais sur ton front les vertus de ta mère.
A ton père aujourd'hui qui rendra le repos?
Qui te rendra l'honneur? Sous les traits d'un héros,
Un ingrat de ton ame a chassé ma mémoire;
Il te parlait d'hymen, de fortune et de gloire.

Tandis que le perfide étouffait le remord,
Il outrageait ma fille et me donnait la mort.

ROSEMONDE.

Respectez son serment et l'amour qui l'enchaîne ;
Il sera mon époux.

CLIFFORD.

Éléonore est reine.

ROSEMONDE.

Edgar, qui donc est-il ? achevez.

CLIFFORD.

C'est Henri,
C'est ton roi.

ROSEMONDE.

Juste ciel ! je meurs.
(Elle tombe sur un siége.)

SCÈNE III.

ROSEMONDE, ARTHUR, HENRI, CLIFFORD.

HENRI.

Quel est ce cri,
Rosemonde ? *(Il fait signe à Arthur de sortir.)*

ROSEMONDE.

Fuyez.

HENRI.

Quel tourment te dévore?
Entends-moi, chère épouse.

ROSEMONDE.

Époux d'Éléonore,
Qu'exigez-vous de moi?

HENRI.

Consens à mon bonheur.
J'ai reçu tes sermens et je veux...

CLIFFORD.

Séducteur,
C'est donc toi dont Clifford a béni la naissance!
Le voilà ce héros dont j'élevai l'enfance!
Par des remords tardifs pensez-vous m'abuser?
Votre crime est connu; cessez de m'opposer
Des vœux que le délire a fait naître en votre ame.
Quand l'erreur soumettait ma fille à votre flamme,
Vos transports criminels songeaient à la flétrir.
Ingrat! pour vous alors je songeais à mourir.

HENRI.

Je fus coupable, et veux réparer mon injure.

CLIFFORD.

Vous ne le pouvez pas.

HENRI.

C'est Henri qui le jure.

Ce devoir est sacré, qui m'en dispense?

CLIFFORD.

Moi.

HENRI.

Vous êtes offensé, je suis...

CLIFFORD.

Vous êtes roi.

HENRI.

S'il me rendait ingrat, je maudirais ce titre.

Que Rosemonde seule entre nous soit arbitre.

ROSEMONDE.

O Henri! je me meurs; bientôt mon triste front

N'aura plus à rougir, chargé de mon affront.

Dieu puissant, devant toi l'innocence abusée

De faiblesse et d'erreur sera-t-elle accusée?

HENRI.

Ce Dieu marque ta place au trône où je t'attends.
Suis-moi, je te l'ordonne.

CLIFFORD.

Et je te le défends.
Ainsi je m'appuyais sur un espoir frivole,
Quand pour votre avenir j'engageais ma parole;
Quand ma voix, ranimant vos peuples abattus,
A la patrie en deuil prédisait vos vertus.
D'un règne glorieux c'est moi qui l'ai flattée;
C'est moi qui sus fléchir une reine irritée.
A la reine, à l'État, je répondais de vous,
Et ma fille... Ah! plutôt que de vous voir époux,
Puissé-je sur son front briser le diadême,
La pleurer dans la tombe et l'y plonger moi-même!
Mais non... elle sait tout, vous lui faites horreur.

HENRI.

Rosemonde, qui? toi, partager sa fureur!
Oublier nos sermens! non, jamais!

ROSEMONDE.

Et le puis-je?

Mon père, mon devoir, le Ciel en vain l'exige.
C'est ma crédulité, c'est l'espoir enchanteur
De ne devoir qu'à vous et la vie et l'honneur,
Qui m'ont ouvert l'abîme où je suis descendue.
Malheureuse! c'est moi qu'une erreur a perdue!
Ah! je ne pensais pas que vous dussiez un jour,
Pour répondre à mes vœux, pour payer tant d'amour,
Ne m'offrir près de vous qu'une place usurpée.
(*Elle se lève et joint son père.*)
Je vous ai cru sincère, et vous m'avez trompée!

HENRI.

Non, épargne à ton roi ce reproche offensant.
Qu'importe à notre hymen un obstacle impuissant?
Va joindre Éléonore et défends sa couronne;
Cours trahir mes projets; va, dis-lui que le trône
Où près d'elle Henri gémissait enchaîné,
A sa rivale heureuse est par lui destiné.

CLIFFORD.

Non, je lui cacherai le sort qui la menace;

Le sang de Rosemonde expierait ton audace.

(*A sa fille.*)

De tes yeux abusés arrache le bandeau.

Réponds : de ton pays seras-tu le fléau?

Et veux-tu contre toi, pour voiler ton injure,

D'un peuple divisé soulever le murmure?

Tu balances... Eh bien! comble ton déshonneur ;

Règne donc; par un crime efface ton erreur.

Loin du trône bientôt maudite et rejetée,

Sur ses degrés sanglans tombe précipitée!

Henri contre le Ciel ne te défendra pas ;

Tu chercheras en vain ton refuge en mes bras.

Mes larmes, mon courroux, mon fatal anathême

Te suivront jusqu'aux pieds de ton juge suprême.

Là ton arrêt t'attend, là pèseront sur toi

Mes maux, le sang d'un peuple et le crime d'un roi.

HENRI.

Vieillard, je te pardonne et respecte ton âge;

Mais je puis l'oublier et punir qui m'outrage.

Réprime les transports d'un aveugle courroux,

Et reconnais en moi ton prince et son époux.

ROSEMONDE *vivement.*

Il m'aime, il m'offre encor sa gloire en sacrifice;
Il ne trouvera point une indigne complice.
Fuyons, fuyons, mon père!

CLIFFORD *avec transport.*

Oui, sois encor mon sang.
Que la vertu t'élève au-dessus d'un vain rang!
Digne du noble effort qu'Albion te demande,
Résigne-toi, fléchis, quand le devoir commande.
Triomphe de Henri; par un coupable hymen,
Du trône qu'il ébranle il t'ouvre le chemin.
Que ma voix, que ton cœur, que ton Dieu te préserve
De l'honneur usurpé que sa main te réserve!
De ta reine outragée entends les justes cris;
D'un effort vertueux ton pardon est le prix.

HENRI.

Demeure, et toi, Clifford, où t'emporte un faux zèle?
Du peuple contre moi tu soutiens la querelle.
Par la reine et par lui mon trône est menacé.

Tu ferais tout pour eux, et ta fille, insensé!
Ta fille, dont l'honneur réclame un diadême,
Que feras-tu pour elle?

CLIFFORD.

Et qu'as-tu fait toi-même?
Barbare, de ce front contemple la pâleur;
Vois ces traits languissans flétris par la douleur.
Oui, regarde ce front qu'a profané l'outrage,
Ces pleurs, ces yeux éteints; regarde ton ouvrage!
Ma fille, viens, fuyons son aspect odieux;
Mes cris, ton désespoir, ce sont là nos adieux.

HENRI.

Rosemonde!

ROSEMONDE.

Edgar, ciel! soutenez-moi, mon père.

HENRI *avec emportement.*

Tu ne me fuiras plus, c'est en vain qu'il l'espère.
Elle est à moi, cruel! elle est à son époux,
Et je la défendrai contre toi, contre tous!
Sors, ou crains d'exposer ta tête criminelle

Au juste châtiment que mérite un rébelle!

CLIFFORD, *entraînant sa fille.*

Viens, suis-moi.

HENRI.

C'en est trop. Holà! gardes, à moi.
Qu'on l'entraîne! (*Les gardes entrent.*)

ROSEMONDE.

Arrêtez! (*Elle s'évanouit.*)

CLIFFORD *tirant son épée.*

Eh bien! malheur à toi!
Que ce fer... Ah! j'en fus armé pour te défendre.
Maudit soit le secours que j'en osais attendre!
Maudits soient mes exploits, d'un ingrat oubliés!
Ce fer, tiens, je le brise, et je le foule aux pieds.
Punis-moi maintenant; oui, Clifford sans murmure
Peut mourir; mais non vivre et dévorer l'injure.
Tu n'oses d'un seul coup étouffer mes douleurs;
Eh bien! tremble; vivant, j'armerai des vengeurs:
Vivant, haine éternelle! adieu! que du ciel même
Sur ton coupable front descende l'anathême!

SCÈNE IV.

HENRI, ROSEMONDE.

ROSEMONDE *revenant à elle.*

Mon père!... Edgar... c'est toi... tes cris l'ont menace.
Mon père... Il était là.

HENRI.

Clifford!

ROSEMONDE.

Tu l'as chassé!

HENRI.

Pardonne, un feu brûlant circule dans mes veines.
Ne me reproche rien, n'irrite pas mes peines.
A l'honneur, à l'amour, Clifford veut t'enlever.
Malgré lui, malgré toi, j'ai voulu te sauver.
Si t'aimer est un crime, à tes pieds qu'il embrasse,
En s'accusant, ton roi te demande sa grace.

ROSEMONDE.

Edgar!

HENRI.

Eh quoi !

ROSEMONDE.

Je souffre et ne t'accuse pas.
Hâte-toi, de Clifford il faut suivre les pas.

HENRI.

Il ne m'entendra plus.

ROSEMONDE.

Edgar, rends-moi mon père !

HENRI.

Tu le veux?

ROSEMONDE.

Promets-moi d'apaiser sa colère

HENRI.

Chère épouse, promets d'oublier tes douleurs,
Et j'y cours.

ROSEMONDE.

Loin de toi je répandrai mes pleurs.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Même appartement.)

SCENE I.

ÉLÉONORE, ARTHUR. *La reine porte un voile et le lève en entrant.*

ÉLÉONORE.

C'est donc ici qu'un roi, d'un vil amour esclave,
Aux pieds de Rosemonde et m'insulte et me brave!

ARTHUR.

O reine! c'est ici que Rosemonde en pleurs
Espère de vous seule un terme à ses douleurs.

ÉLÉONORE.

Je sens doubler ma haine en me rapprochant d'elle.

ARTHUR.

Elle était abusée, et n'est point criminelle.
Clifford l'accuse-t-il?

ÉLÉONORE.

Il accuse le roi
De lui garder un cœur qui n'était dû qu'à moi.

ARTHUR.

Elle n'a point souillé l'honneur de sa famille.
Clifford désespéré vous demande sa fille.

ÉLÉONORE.

(A part.)

Je sais tout. Et pourtant il semblait me cacher
Un secret qu'en mon sein il craignait d'épancher.

ARTHUR.

Henri souffre, et déja le remords le déchire.

ÉLÉONORE.

Que dites-vous?

ARTHUR.

Ses yeux qu'égaraient le délire
Annonçaient le tourment de son sein agité.

Il a suivi Clifford; le vieillard irrité
Gardait en l'écoutant un silence farouche.
Un mot terrible enfin est sorti de sa bouche;
De Henri, de lui seul ce mot fut entendu;
Il menace Clifford, il s'éloigne éperdu,
Se détourne, et son front où se peignait la rage,
M'offrit en pâlissant le plus sombre présage.

ÉLÉONORE.

N'ai-je point excité ses soupçons ennemis?
Melvil et Summerset à mes ordres soumis,
De son approche ont-ils préservé cette enceinte?
Henri les a-t-il vus?

ARTHUR.

Oui, bannissez la crainte,
Leurs soins au moment même occupent loin de nous
Son esprit inquiet et ses regards jaloux.
Rosemonde, madame, en croit votre promesse;
Elle bénit en vous l'appui de sa faiblesse,
Et sans doute...

ÉLÉONORE.

Elle évite un châtiment soudain ;
Mais d'elle seule ici dépendra son destin ;
Elle provoquera ma haine ou ma clémence,
Et si le repentir désarme ma vengeance,
Qu'elle fuie, et tous deux par la nuit protégés
Rendez-vous aux bosquets de cyprès ombragés.
On approche ; est-ce là cette femme coupable ?

ARTHUR.

C'est elle.

SCÈNE II.

ROSEMONDE, ÉLÉONORE, ARTHUR.

ROSEMONDE.

Quels regards ! quel aspect redoutable !
Arthur ?

ÉLÉONORE *à Arthur.*

Sortez *(Arthur sort)*. Je dois reconnaître à ces traits
Celle dont l'infortune illustre les attraits ;
Qui, jouet insensé d'un coupable caprice,

Du Ciel qui la punit éprouve la justice.

ROSEMONDE.

Qu'entends-je ? De quel droit venez-vous m'insulter ?
Vous connaissez ma peine, osez-vous l'irriter ?
Souffrir, toujours souffrir, est-ce là mon partage ?
D'un appui généreux j'attendais le langage,
Rosemonde espérait du moins quelque pitié :
Vous m'en aviez promis.

ÉLÉONORE *à part.*

Je l'avais oublié.

ROSEMONDE.

Venez-vous la servir ? Pouvez-vous la défendre ?

ÉLÉONORE.

Je le puis.

ROSEMONDE.

Quels secours de vous doit-elle attendre ?
Qu'a-t-elle à redouter ?

ÉLÉONORE.

Les plus affreux périls.

ROSEMONDE.

L'en affranchirez-vous?

ÉLÉONORE.

Peut-être.

ROSEMONDE.

Quels sont-ils?

Elle pensait les fuir en fuyant l'infamie.

ÉLÉONORE.

Tu ne connais donc pas ta mortelle ennemie?
Sa haine et son pouvoir? Sais-tu bien que sa voix
Jamais d'un châtiment n'a menacé deux fois;
Que ses arrêts sont prompts, sa main plus prompte encore;
Son époux est Henri, son nom Éléonore.
Sa vengeance du sang... sais-tu bien?

ROSEMONDE.

Arrêtez!

Vous devez me défendre, et vous m'épouvantez.
Quel espoir est le vôtre, et quel vœu vous amène?
M'offrez-vous vos secours? m'offrez-vous votre haine,

Vous dont l'œil menaçant cherche à m'intimider?
Votre nom?

ÉLÉONORE.

Sans terreur l'oses-tu demander?

ROSEMONDE.

Sauve-moi, Dieu puissant! Est-ce toi qui m'éclaire?
En croirai-je son front, ses accens, sa colère,
Ses discours foudroyans et mon subit effroi,
Éléonore!

ÉLÉONORE.

Eh bien!

ROSEMONDE.

Est-ce vous?

ÉLÉONORE.

Oui, c'est moi.

ROSEMONDE.

Je tombe à vos genoux, hélas! je fus trompée.

ÉLÉONORE.

Pensais-tu qu'à ma haine en secret échappée,
D'un triomphe insolent tu goûterais le fruit?

Henri se flattait-il d'en déguiser le bruit?
L'insensé me cachait sa perfide complice,
Et je ne songeais plus qu'à choisir le supplice.
Ma rage avait déja décidé de ton sort.
Le traître en eût frémi.

ROSEMONDE.

Qu'ordonniez-vous?

ÉLÉONORE.

Ta mort.
C'est ainsi que se venge une reine offensée.

ROSEMONDE.

Ma mort !

ÉLÉONORE.

Oui, par ma bouche elle était prononcée.
Clifford en t'excusant a supplié pour toi,
Et du pardon lui seul il m'impose la loi.

ROSEMONDE.

Rosemonde rend grace au ciel qui la délivre;
Qu'elle retrouve un père, elle est prête à le suivre.

ÉLÉONORE.

Fuis, et bientôt peut-être un funèbre récit,
Portant à mon oreille un nom que j'ai proscrit,
Me fera souvenir que tu fus ma rivale.
Plus de bonheur, d'espoir, de fête nuptiale,
Plus d'honneur; un tel sort, c'est le tien. Puisses-tu,
Pour ton supplice, un jour chercher dans la vertu
Un remède à tes maux et ton dernier refuge,
Et trouver en toi-même un inflexible juge.
Je l'avouerai pourtant, aveugle en mon courroux,
Pour t'en mieux accabler j'en suspendais les coups.
Je brûlais de te voir à mes pieds confondue,
Et tes regards touchans m'ont à demi vaincue.

ROSEMONDE.

D'un devoir rigoureux ai-je étouffé le cri?
Mon amour eût voulu vous disputer Henri;
Vous le ravir peut-être, et j'en fus incapable.
Je l'aime et je le fuis, suis-je encor si coupable?

ÉLÉONORE.

Tu serais donc sensible à la voix de l'honneur!

Rosemonde à mes pieds maudirait son erreur.
Et, digne du pardon qu'en tremblant elle implore,
Elle triompherait du feu qui la dévore.

ROSEMONDE.

Son faible cœur par vous à jamais désolé,
Pour Henri, pour vous-même, il a tout immolé.
J'ai détesté ma flamme à moi seule fatale;
En vous j'ai vu ma reine et non pas ma rivale.
Ne me reprochez plus un espoir criminel;
Laissez-moi, par mes pleurs intéressant le Ciel,
Mériter...

ÉLÉONORE.

Il t'ordonne une éternelle absence.
Par ta soumission mérite sa clémence.

ROSEMONDE.

Madame, j'obéis. Docile à vos souhaits,
De vous et de Henri je m'éloigne à jamais.
Reine, épargnez un père et rendez-lui sa fille,
Son seul enfant : la mort a détruit sa famille;
Il gémit de mes maux; les ans pèsent sur lui;

A sa vieillesse au moins accordez mon appui.

ÉLÉONORE *à part.*

A ses accens plaintifs ma pitié se réveille ;
Ils ont touché mon ame en frappant mon oreille.
(*Haut.*)
Je te pardonne. Écoute : Il faut fuir sans retour.
Crains mes transports jaloux ; la vengeance et l'amour
M'ont rendue insensée ; ils me rendraient barbare.
Oui, crains ce cœur brûlant que la fureur égare.
Si jamais...

ROSEMONDE.

Non, je fuis ; ne vous alarmez pas.
Ah ! ne craignez plus rien de mes faibles appas !
Chaque moment efface une beauté funeste
Dont bientôt ma douleur aura détruit le reste.
Puissiez-vous épargner le reproche à mon roi !
Donnez-lui le bonheur qu'il chercha près de moi,
Et loin d'elle, ignorant sa retraite profonde,
Peut-être il oubliera la triste Rosemonde.
Reine, vivez heureuse et plaignez mes destins.

ÉLÉONORE.

On approche. Adieu. Fuis, rends-toi dans les jardins
Qu'unit à cet asile une secrète issue.
Il fait nuit; hâte-toi de fuir inaperçue.
Ton père doit te suivre; il t'ouvre encor ses bras.
Du vieux Clifford Arthur dirigera les pas
Dans l'asile où par lui tu vas être introduite.
Sors; aux yeux ennemis songe à cacher ta fuite.

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, ROSEMONDE, ARTHUR.

ARTHUR.

Le roi s'avance; il vient.

ÉLÉONORE *à Rosemonde.*

Évite ses regards.

ROSEMONDE.

Il n'est plus temps peut-être.

ÉLÉONORE.

Obéissez.

ROSEMONDE.

Je pars.

ÉLÉONORE *à Arthur.*

Vous, suivez Rosemonde.

SCÈNE IV.

ÉLÉONORE.

Il vient, il va m'entendre;
A se justifier osera-t-il prétendre?
Dérobons Rosemonde à ses vœux impuissans :
Qu'elle échappe... Voilons le trouble de mes sens.
Plantagenet, faut-il qu'en ce cœur qui t'accuse
L'amour me parle encore et te garde une excuse?
Il approche. Éprouvons par un dernier effort
Si, rebelle au devoir, il peut l'être au remord.

SCÈNE V.

HENRI, ÉLÉONORE.

HENRI *au fond du théâtre.*

La reine! ô trahison!

ÉLÉONORE *à part.*

(*Haut.*) Il demeure immobile.
Avec terreur Henri m'observe en cet asile.
Pour Rosemonde ici qu'il cesse de trembler.

HENRI.

Vous l'avez vue, ô ciel!

ÉLÉONORE.

J'aurais pu l'immoler.

HENRI.

Il tomberait sur vous le sang de l'innocence.
Rosemonde; j'accours, je vole à sa défense.

ÉLÉONORE.

Il ne serait plus temps si je l'avais voulu.

HENRI.

Qu'avez-vous fait enfin? qu'avez-vous résolu?

ÉLÉONORE.

J'ai pardonné.

HENRI.

Comment?

ÉLÉONORE.

Elle vit.

HENRI.

Puis-je croire?

ÉLÉONORE.

Si ce bras eût frappé, je m'en serais fait gloire.
Henri, songez au temps où, reine des Français
Et témoin indulgent de vos premiers succès,
La fière Éléonore apprit à vous connaître.
Songez à ma tendresse, aux lieux qui l'ont vu naître.
Quand de Plantagenet j'encourageai les feux,
Il doutait d'un bonheur promis par mes aveux.
Je bannis vos soupçons, je descendis du trône,
Sans murmure mon front résigna la couronne.
Mon rang devint le vôtre, et mon hymen soudain
En royal avenir changea votre destin.

HENRI.

Reine, de vos bontés je chéris la mémoire;
Mais ne puis avouer et souffrirais de croire
Qu'un duc de Normandie, un prince, un chevalier,

A la cour de Louis après lui le premier,
Fût aux plus grands honneurs peu digne de prétendre;
Que mon hymen enfin si bas vous fît descendre.
Madame, pour aïeux Henri compte des rois,
Et sur le trône anglais je fis valoir mes droits
Avant que de songer à joindre ma puissance
A celle que m'offrait votre illustre alliance.

ÉLÉONORE.

Henri, n'attendiez-vous que l'appui des grandeurs
Pour laisser éclater d'infidèles ardeurs.
Je pourrais à l'affront égaler ma vengeance,
Occuper Rome enfin du bruit de mon offense.
Un peuple belliqueux est soumis à ma loi;
Si vous régnez ici, l'Aquitaine est à moi.
Réclamant de Henri mon antique héritage,
Je puis de vos états ordonner le partage,
Et, punissant d'un mot vos transports insensés,
Vous demander raison des pleurs que j'ai versés.

HENRI.

Vous n'exigerez point qu'une coupable feinte

Ajoute à vos ennuis d'autres sujets de plainte.
En avouant mes torts, je les dois expier,
Et ne chercherai point à les justifier.
Mais la voix du remords de votre ame entendue
En vous-même jamais n'est-elle descendue ?
Grandeurs, pouvoir, trésors, par vous m'étaient offerts;
Je crus à votre amour, et je reçus des fers.
Long-temps sous votre joug l'Angleterre accablée
Par votre ambition a vu sa paix troublée.
Quand l'honneur appela votre époux aux combats,
Sa facile bonté vous soumit ses états.
Quel en fut le destin? L'intrigue et le caprice
Régnèrent sans les lois au nom de la justice.
J'excusai vos erreurs, peut-être des forfaits;
J'oubliai tout, madame, excepté vos bienfaits.
Du peuple cependant écoutant le murmure,
Henri d'un nœud fatal souhaita la rupture.
Si, déliant le vœu qui vous enchaîne à lui,
Rome en nous séparant vous laissait sans appui.
Si pour vous l'infortune était jamais à craindre,

J'attacherais ma gloire à souffrir sans me plaindre.
Mais votre orgueil gémit de fléchir sous un roi.
Un peuple vous honore et vous régnez sans moi,
Vous l'avez dit.

ÉLÉONORE.

Arrête, ingrat, je te devine.
L'exil, voilà le sort que Henri me destine.
Tu veux m'abandonner; je sais tout, tu le veux.

HENRI.

Long-temps j'ai suspendu de pénibles aveux;
Rosemonde elle-même a cru devoir vous taire
Les secrets dont son cœur était dépositaire.
De Rome enfin c'est vous qui m'avez menacé,
Madame, et mon arrêt, vous l'avez prononcé.

ÉLÉONORE.

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? victime de ta flamme,
Je pouvais la punir et défier le blâme.
Mais je t'aimais, cruel! t'avais-je condamné?
Si l'amour t'accusa, l'amour t'eût pardonné.
C'en est fait; ainsi donc Rosemonde abusée

Connaissait ma disgrace et me l'a déguisée!
Rosemonde à genoux feignait le repentir!
Devant moi de ma chute elle a pu s'applaudir!
O ciel! en sa faveur j'écoutai l'indulgence,
Et peut-être elle a ri de ma folle clémence.
Je n'écoute plus rien, la rage arme mon bras;
Je parlais de pardon, je jure son trépas.

HENRI.

Attenter à ses jours! vous l'immoler! Barbare,
L'oseriez-vous? Ce mot pour jamais nous sépare.
Méditez loin de moi vos complots assassins;
Je saurai prévenir de perfides desseins.
Vous bravez mon courroux, que m'importe le vôtre?
Haine, amour entre nous, qu'importe l'un ou l'autre?
Je renonce aux liens qu'un caprice a formés;
Mes nœuds proscrits bientôt seront légitimés.
Qu'Éléonore enfin apprenne à me connaître!
Sortez, je règne encore, et je suis votre maître.

ÉLÉONORE.

Qu'un Dieu vengeur t'entende et préside à vos nœuds!

Puissé-je de mes mains vous réunir tous deux!
Va, suis ta Rosemonde, et rejoins la coupable;
Mais qu'elle implore avant une reine implacable!
Alors de ton amour je me réjouirai.
Tu frémiras pour elle, et je te la rendrai;
Oui, je te la rendrai. De ta reconnaissance
Ce cœur, tu le connais, te fait grace d'avance.
Le tien, d'un trait mortel il est déja percé.
Adieu.

SCÈNE VI.

HENRI.

Quel mot terrible a-t-elle prononcé!
Quel effroi me saisit! quelle horreur! je frissonne.
(*Il ouvre la porte de sa chambre.*)
Rosemonde, accours, viens. Rosemonde!... personne!
(*Pause.*)
O désespoir! à moi, Suffolk! à moi, soldats!
(*Ils entrent.*)
Elle est partie, et court au-devant du trépas.

Sauvez-la, saisissez et la reine et son père;
On l'entraîne, et peut-être... Ah! mort au téméraire
Dont la main criminelle ose me la ravir!
Quel qu'il soit, suivez-moi; qu'il tremble, il va périr.

Nota. Les vers suivans remplaçaient d'abord les quatre derniers de cette scène.

Sortons, sauvons ses jours qu'ose attaquer la reine!
Qu'attendez-vous, cruels? On l'enlève, on l'entraîne;
Peut-être maintenant... Ah! suivez-la, courez.
Son salut est le mien, marchons... Non, demeurez.
Clifford, Clifford lui-même a menacé sa vie;
Il la livre à la reine et la lui sacrifie.
Le traître! il expiera les maux qu'elle a soufferts
Arrachez-lui sa fille et chargez-le de fers.
Vengez-la, vengez-moi, frappez... qui? lui, son père!
Insensé, qu'ai-je dit? Ah! mort au téméraire
Dont la main criminelle ose me la ravir!
Quel qu'il soit, suivez-moi; qu'il tremble, il va périr.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente un bosquet des jardins d'Eléonore.)

Il fait nuit.

SCÈNE I.

ROSEMONDE, *assise sur un banc de marbre.*

Reine, que maintenant ton arrêt s'accomplisse!
Je fuis, j'ai consommé ce cruel sacrifice.
C'en est fait, et des pleurs baignent encor mes yeux!
Je fuis; Edgar n'a point entendu mes adieux;
A mes larmes Edgar n'a point mêlé ses larmes.
Reviendra-t-il bientôt dissiper mes alarmes?
Fera-t-il succéder la joie à mes regrets?
Je l'attends, viendra-t-il? Edgar!... Jamais, jamais,

Et sous un ciel d'exil j'irai cacher ma tête.
Où suis-je? qui m'entoure, et quel objet m'arrête?
Un lugubre cyprès. Des images de deuil,
Des présages de mort partout frappent mon œil.
Que ce marbre est glacé! que cette nuit est sombre!
Mes noirs pressentimens croissent avec son ombre.
On approche, qui vient? quel bruit ai-je entendu?
O mon père, est-ce vous? non, il m'eût répondu.
Ce n'est pas lui, qui donc se meut dans les ténèbres?
J'ai cru voir s'agiter des vêtemens funèbres.
Je tremble; à pas pressés on s'avance vers moi.
Dieu! la reine!

SCÈNE II *.

ROSEMONDE, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Elle est là... Rosemonde, c'est toi.

---

* Nota. Cette scène était composée d'abord ainsi qu'il suit :

ÉLÉONORE.

Elle est là... Rosemonde, c'est toi?

ROSEMONDE.

Vous me voyez, madame, égarée, inquiète;
Je ne me défends plus d'une terreur secrète.

ROSEMONDE.

Vous me voyez, madame, égarée, inquiète;
Je ne me défends plus d'une terreur secrète.
Mon père sur vos pas vient-il me secourir?
Qu'ordonnez-vous encor? Faut-il?...

ÉLÉONORE.

Il faut mourir.

ROSEMONDE.

Qu'avez-vous dit? ô ciel!

ÉLÉONORE.

Tremble, tu m'as trahie.

ROSEMONDE.

Moi vous trahir! non, non, vous êtes obéie;
A l'amour, à la gloire, à tout j'ai renoncé.
M'enviez-vous le jour que vous m'avez laissé?

ÉLÉONORE.

Tu feignais d'étouffer une ardeur criminelle,

Mon père sur vos pas vient-il me secourir?
A Rosemonde en pleurs ses bras vont-ils s'ouvrir?
Qu'ordonnez-vous encor?

Et tes vœux ici même appelaient l'infidèle.
Son sceptre avec son cœur m'était donc enlevé,
Perfide! et c'est à toi qu'il était réservé!

ROSEMONDE.

De me rendre au bonheur s'il conçut la pensée,
M'en accuserez-vous, moi qui l'ai repoussée?
Je devais le combattre et non pas le trahir.
De ma sécurité venez-vous me punir?

ÉLÉONORE.

Je maudis le forfait où la fureur me porte;
Je te plains, mais je souffre, et ma clémence est morte.

ROSEMONDE.

Pourrez-vous sans remords voir mon vieux père en deuil?
Faut-il si jeune encore arriver au cercueil?
Mes douleurs avant peu combleront votre attente.
Je voudrais ne plus vivre, et mourir m'épouvante.

ÉLÉONORE.

Tremble, tu m'as trahie.

ROSEMONDE.

Moi, vous trahir ! non, non, vous êtes obéie ;
A l'amour, à la gloire, à tout j'ai renoncé.
Vous m'enviez le jour que vous m'avez laissé.
Ah ! bientôt mes douleurs combleront votre attente.
Je voudrais ne plus vivre, et mourir m'épouvante.

ÉLÉONORE.

Le sceptre de Henri m'était donc enlevé,
Perfide ! et c'est à toi qu'il était réservé !
Ce n'est plus le courroux, ce n'est plus la vengeance,
Non, c'est la rage même, une aveugle démence
Dont le transport brûlant m'excite à t'immoler.

ÉLÉONORE.

Qui menaçait mon trône et séduisait son roi ?
A mon ardent amour qui l'a ravi ? c'est toi.
Ce n'est plus le courroux, etc., etc.

ROSEMONDE.

Reine, grace, pitié.

ÉLÉONORE.

Je sens ma main trembler.

(On entend derrière le théâtre des bruits d'armes et des cris étouffés.)

CLIFFORD *derrière le théâtre.*

Rosemonde !

HENRI *derrière le théâtre.*

Clifford !

ROSEMONDE.

Edgar !

HENRI *derrière le théâtre.*

Clifford, pardonne.

(Eléonore remonte au fond de la scène avec inquiétude.)

ROSEMONDE.

Edgar, viens; sauve-moi !

ÉLÉONORE *revenant rapidement sur ses pas.*

C'est la mort qu'il te donne.

(Elle frappe.)

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, HENRI.

(Le corps de Rosemonde est sur le banc où elle était assise au commencement de l'acte.)

HENRI *égaré dans le fond.*

J'ai frappé... je l'ai vu... je crois le voir encor!
Dieu ! que dira sa fille?

ÉLÉONORE.

Il parle de Clifford;
Il va venir. Comment soutenir son approche?

HENRI.

Comment sécher ses pleurs? comment fuir son reproche?

ÉLÉONORE.

Je devais la sauver; je frissonne à mon tour.

HENRI.

Qui répond à ma voix? qui parle en ce séjour?
Quel objet à mes yeux perce la nuit profonde?

ÉLÉONORE.

Moi.

HENRI.

Vous, Éléonore ! Où donc est Rosemonde ?

ÉLÉONORE.

Rosemonde est ici.

HENRI.

Fuyons... son père est là.

ÉLÉONORE.

Oui, fuyons; guidez-moi. Votre main ?

HENRI.

La voilà.

ÉLÉONORE.

Je la sens tressaillir.

HENRI.

Et la vôtre est glacée !

Quel sort nous réunit ! Mon ame est oppressée.

Si vous saviez ! je souffre un horrible tourment.

Entendez-vous ?

ÉLÉONORE.

Quoi donc !

HENRI.

Ce long gémissement?

ÉLÉONORE *épouvantée, montrant le lieu où est Rosemonde.*

De ce côté !

HENRI *montrant le lieu où est Clifford.*

Non, non, de là... le cri redouble.

O Dieu !

ÉLÉONORE.

Je n'entends rien.

HENRI.

Ecoutez.

ÉLÉONORE.

Qui vous trouble?

HENRI.

Le meurtre.

ÉLÉONORE.

Ciel !

HENRI.

Brûlant d'amour et de courroux,
Je cherchais Rosemonde... Elle est là, dites-vous :
Parlons bas. Un guerrier, sous cet obscur ombrage,
L'attendait, et prétend me fermer le passage.
Il l'appelle et m'arrête; un glaive arme sa main :
Je le presse à mon tour, je l'immole, et soudain
Une sombre lueur par le sol réfléchie,
M'offre sur la poussière une tête blanchie.
Un vieillard à mes pieds lève son front sanglant;
Il demande sa fille; il nomme son enfant :
C'était... mon bienfaiteur, un héros vénérable ;
C'était...

ÉLÉONORE.

Clifford !

HENRI.

Lui-même, et je suis le coupable.
Vous ne me fuyez pas?

ÉLÉONORE.

Je puis vous ressembler.

HENRI.

Quel souvenir affreux renaît pour m'accabler?
Votre bras menaçant cherchait une victime.
Vous ne me fuyez pas... vous avez fait un crime.

ÉLÉONORE.

Moi !

HENRI.

Quel est-il?

ÉLÉONORE.

Le tien.

HENRI.

Et Rosemonde est là.
Son sang a-t-il coulé? Le vôtre en répondra.
Parlez : où donc est-elle? ici? Non ; je m'égare.
Guidez mes pas; venez... rendez-la-moi, barbare.

ÉLÉONORE.

Je ne puis.

HENRI.

Ciel! on vient; Rosemonde, est-ce toi?

C'est son père; c'est lui, Clifford : cachez-le-moi ;
Cachez-moi ce vieillard et ce sang qui me glace.

ÉLÉONORE. *Elle se recule.*

C'est vers moi qu'il s'avance.

HENRI. *Il se recule aussi.*

Et c'est moi qu'il menace !

SCÈNE IV.

HENRI, ÉLÉONORE, CLIFFORD, ARTHUR.

(Clifford est appuyé sur Arthur. Les gardes les suivent avec des flambeaux.)

CLIFFORD *au fond.*

Éléonore !

ÉLÉONORE.

Où fuir ?

CLIFFORD.

Que ma mourante voix

Bénisse Rosemonde une dernière fois.
Elle est sauvée, et moi j'expire... Éléonore !
Pour elle seule un père en mourant vous implore.
(*Reconnaissant Rosemonde.*)
Ah! morte!

HENRI.

Dieu! que vois-je? un poignard dans son sein!
Elle est morte!

ARTHUR.

O douleur!

HENRI.

Voilà son assassin.

ÉLÉONORE.

Henri, n'accuse pas ma haine sanguinaire!

HENRI.

Regarde Rosemonde.

ÉLÉONORE.

Et regarde son père.

HENRI.

Éloigne-toi, va-t-en, ôte-toi de mes yeux.
Le crime nous sépare.

CLIFFORD, *en se relevant à demi.*

Il vous unit tous deux.
Ensemble criminels, vous gémirez ensemble.
N'accusez pas le Ciel qui tous deux vous rassemble.
A chacun par lui-même au remords condamné,
Pour confident du meurtre un complice est donné.
Marchez du même pas dans la lice sanglante,
En semant devant vous le deuil et l'épouvante.
Éléonore, adieu; Plantagenet, adieu.
Je meurs; pour vous punir il ne reste que Dieu.

Nota. La pièce peut finir à la lecture de la manière suivante :

HENRI.

Regarde Rosemonde.

ÉLÉONORE.

Et regarde son père.

HENRI.

Songe à ton vœu terrible ; il troublait ma raison.

ÉLÉONORE.

Tu conduisis ma main, songe à ta trahison.

HENRI.

Chaque instant, chaque mot, tout accroît ma souffrance.
(*Portant la main à son cœur.*) (*Montrant Rosemonde.*)
Là, quel cri déchirant ; là, quel morne silence !
Elle meurt, et je vis ! je vis pour le remord,
Je vis pour vous venger : Rosemonde, Clifford,
Plaignez-moi, l'Eternel m'épargne en sa justice ;
Ah ! plaignez-moi ; bientôt témoins de mon supplice,
L'un et l'autre écartant vos funèbres linceuls,
Vous me verrez gémir entre vos deux cercueils,
En horreur à moi-même, en horreur à la terre,

Inondant de mes pleurs mon trône solitaire,
De mon sceptre sanglant porter seul le fardeau;
* Oui, tout seul, sur le trône il suffit d'un bourreau.
Toi qui fus reine, adieu, va chercher un asile
Sur les bords étrangers où ma haine t'exile
Eloigne-toi, va-t-en, ôte-toi de mes yeux,
Le crime nous sépare.

CLIFFORD.

Il vous unit tous deux.
Ensemble criminels, vous gémirez ensemble,
N'accusez pas le Ciel qui tous deux vous rassemble;
A chacun, par lui-même au remords condamné,
Pour confident du meurtre un complice est donné.

HENRI.

Pardonne.

CLIFFORD.

Est-ce à Clifford de frapper ou d'absoudre?
De vos fronts couronnés puis-je écarter la foudre?
Pleure, antique Albion, voici tes jours de deuil:

* Vers supprimé par la censure.

Honneur, gloire, vertus, descendez au cercueil.
Et vous dont les fureurs et l'infâme licence
De Dieu sur l'univers signalent la vengeance,
Levez-vous, ravisseurs, levez-vous assassins,
Désertez vos climats, fuyez vos bords lointains,
Parmi vos noms proscrits, gravez deux noms célèbres;
Accourez, et cessez de chercher les ténèbres;
Venez, du trône anglais bravant la majesté,
* Près de complices rois trouver l'impunité;
Venez; et par le crime empressés à leur plaire,
A la clarté du jour réclamez son salaire.
Eléonore, adieu; Plantagenet, adieu;
Je meurs; pour vous punir il ne reste que Dieu.

* Vers supprimé par la censure.

FIN.

Se trouve aussi

A PARIS,

Chez Ambroise Dupont et Cie;
Ponthieu et Cie;

A ROUEN,

Chez Frère;

A TOURS,

Chez Moisy.

PARIS. — A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION.